



HAL
open science

L'entremetteuse des fabliaux. Un singulier personnage

Corinne Pierreville

► **To cite this version:**

Corinne Pierreville. L'entremetteuse des fabliaux. Un singulier personnage. Entremetteuse et entremetteur dans la littérature de l'Antiquité à nos jours, Pierreville Corinne, 2006, Lyon, France. p.119-130. halshs-00397343

HAL Id: halshs-00397343

<https://shs.hal.science/halshs-00397343>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Pierreville
Professeur de langue et de littérature du Moyen Âge
Université Jean Moulin-Lyon 3
CIHAM-UMR 5648

article paru dans *Entremetteuse et entremetteur dans la littérature de l'Antiquité à nos jours*,
publ. sous la dir. de C. Pierreville, Lyon, publication du CEDIC, volume 28, p. 119-130

L'entremetteuse des fabliaux, un singulier personnage

Petits contes à rire en vers du Moyen Âge, les fabliaux ne connaissent au sens strict que deux personnages destinés à servir les relations galantes d'autrui contre une rétribution¹, Auberée du fabliau portant son nom² et Hersent du *Prestre teint*³. Auberée est abordée par un jeune homme amoureux d'une demoiselle mariée tout récemment à un bourgeois. Auberée met au point un stratagème afin de faire chasser la dame du domicile de son époux, ce qui lui permet de l'héberger chez elle où elle passe deux nuits avec son ami, puis elle réconcilie la bourgeoise avec son mari. Dans le *Prestre teint*, un homme d'Église s'éprend de la femme de son voisin. Comme elle reste insensible à ses avances, il fait appel aux services d'Hersent et l'envoie présenter sa requête. Courroucée, la dame chasse l'entremetteuse puis elle révèle toute l'histoire à son époux qui attire le prêtre chez lui et le surprend au moment où il croyait prendre son plaisir. Le prêtre bondit dans une cuve de teinture et s'enfuit nu sous les huées quand on menace de l'émasculer.

¹ Une entremetteuse apparaît également dans un texte considéré par Joseph Bédier comme un fabliau, *Richeut*, éd. C. Lecompte, *The Romanic Review*, tome 4, 1913, p. 261-305. Cependant, on a contesté l'appartenance de ce conte au genre des fabliaux en raison de sa longueur et de sa forme strophique particulière. On estime aujourd'hui qu'il s'agit vraisemblablement d'un fragment incomplet d'un roman plus vaste et perdu. C'est pourquoi nous l'avons exclu de notre corpus. Dans le fabliau du *Prestre et Alison*, le prêtre nommé Alexandre voudrait que dame Mahaut devienne maquerelle de sa propre fille, mais elle rejette avec horreur cette idée et berne l'homme d'Église en lui faisant partager la couche d'une prostituée, grâce à l'entremise de sa servante Herculot.

² W. Noomen et N. van den Boogaard, *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, Assen et Maastricht, Van Gorcum, t. 1, 1983, p. 161-312. Sur ce fabliau, on pourra lire J. Bédier, *Les Fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen Âge*, Paris, 1985, p. 136, 352-7 et 443-6 ; R. Dubuis, *Les Cent Nouvelles nouvelles et la tradition de la nouvelle en France au Moyen Âge*, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, p. 201-3 et 257 ; G. Charlier, « Jean Renart et le fabliau d'Auberée », *Romance Philology*, t. 1, 1947-1948, p. 243-250 ; C. Lee, « Technique du remaniement dans le fabliau d'Auberée », *Épopée animale, fable, fabliau, actes du 4^e colloque de la société internationale renardienne*, Paris, 1984, p. 269-279 ; R. Lejeune, *L'Œuvre de Jean Renart*, Liège, 1935 réimpr. Genève, 1968 ; T. Sato, « Sur l'attribution du fabliau Auberée à l'auteur du *Lay de l'ombre* », *Études de littératures européennes*, t. 4, 1963, p. 119-155.

³ *NRCF*, t.7, 1993, p. 307-330. Sur ce fabliau, voir F. Frosh-Freiburg, *Schwankmären une Fabliaux. Ein Stoff- und Motivvergleich*, Göppingen, 1971, p. 105-118 ; E. Hicks, « Fabliau et sous-littérature : regards sur le *Prestre taint* », *Reinardus*, 1, 1988, p. 79-85.

Per Nykrog fut le premier à remarquer que le personnage de l'entremetteuse était rare dans les fabliaux⁴ et l'on peut s'en étonner. Comme le prouve le résumé rapide de ces deux récits, les trouvères connaissaient parfaitement les ressources dramatiques et comiques de ces intermédiaires aptes à endosser des rôles différents et à manier habilement le verbe. Pourquoi les avoir mis en scène de manière si exceptionnelle ? De toute évidence, il ne peut s'agir d'une question de morale puisque ces récits se révèlent si lestes par ailleurs. Il importera donc d'analyser les personnages d'Auberée et d'Hersent afin de déterminer leurs spécificités typologiques ou individuelles et leur fonction narrative, ce qui nous permettra d'éclairer les motifs ayant conduit les jongleurs à user des personnages d'entremetteuses avec une telle parcimonie.

Auberée et Hersent partagent un certain nombre de traits communs attachés traditionnellement à la figure de l'entremetteuse depuis l'Antiquité. L'une et l'autre sont des vieilles femmes. Jehan, l'auteur d'*Auberée*, insiste sur la vieillesse de son personnage tout au long des 653 vers du texte⁵, et Gautier, le trouvère du *Prestre teint*, ne fait pas mystère de l'âge avancé d'Hersent⁶. Aucun des conteurs ne livre de détails physiques supplémentaires. Respectant les contraintes imposées par les récits brefs, ils font l'économie d'un portrait de la laideur et réduisent Auberée ou Hersent à une seule caractéristique, cette vieillesse qui les exclut de la sphère des personnages suscitant la sympathie du public et qui leur interdit de vivre elles-mêmes des relations amoureuses.

À l'instar des entremetteuses réelles, toutes deux exercent un métier " officiel ". Auberée est une couturière [v.104], activité souvent associée au maquerillage dans les textes littéraires : Léna, l'entremetteuse mise en scène par Arioste au XVI^e siècle, exercera le même métier⁷. Ce détail reflète la réalité :

Les femmes âgées qui se livrent au petit commerce ou à quelque artisanat trouvent facilement accès aux maisons et découvrent sans peines les moyens et les formes qui permettront de réunir des amants ... Les entremetteuses sont, avant tout, les organisatrices de la débauche. Elles le sont souvent sous le couvert de métiers honnêtes qui autorisent à avoir des élèves ou des ouvrières [comme le métier de] brodeuse⁸.

Quant à Hersent, elle est la *marrugliere del mostier* [v.88], c'est-à-dire, officiellement, la laïque chargée de la garde et de l'entretien de l'église. Officieusement, ces femmes étaient soupçonnées

⁴ P. Nykrog, *Les Fabliaux. Étude d'histoire littéraire et de stylistique médiévale*, Copenhague, 1957, p. 65 : « L'entremetteuse n'est pas une figure estimée de la galerie des personnages des fabliaux. »

⁵ *Auberée*, vers 104, 112, 136, 139, 147, 198, 207, 213, 220, 226, 228 etc.

⁶ *Le Prestre teint*, vers 116, 129 et 137.

⁷ Arioste, *La Léna ou l'entremetteuse* (1528-1532), éd. et trad. C. Berger et J.-F. Larrarico, Éditions Allia, Paris, 1999, acte I, scène 1.

⁸ Voir Bronislaw Geremek, *Les Marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Flammarion, 1976, p. 255 et 256.

d'offrir d'autres menus services aux hommes de Dieu et le fabliau le confirme lorsqu'il montre le prêtre serrant brièvement Hersent dans ses bras tout en prenant garde que nul ne le voie⁹.

Pour l'une comme pour l'autre, la fonction d'entremetteuse est régulière. Auberée a coutume d'intervenir auprès de la gent féminine :

La vieille avoit non Auberee ;
Ja si ne fust fame enserree
Qu'a sa corde ne la treïst ! v.112-4

L'expression *traire a sa corde* reste peu explicite. Auberée incite-t-elle seulement les épouses à céder aux avances de leur soupirant ou les pousse-t-elle à vendre leurs charmes ? Le texte ne le précise pas si bien qu'on peut voir dans son intervention une simple entremise amoureuse ou un acte de prostitution organisée. Comme le remarque en effet Jacques Rossiaud :

Que de degrés dans cette profession ! Les unes se bornent à s'entremettre pour des rendez-vous galants, d'autres fournissent les jeunes, certaines tiennent ouvertement bordelage en leur hôtel, une élite enfin travaille pour une clientèle d'*estat* et livre à Monsieur le Gouverneur de Bourgogne, à Monseigneur le Bailli ou au Doyen de Blois des jeunettes plus ou moins innocentes qui se sont laissés prendre aux promesses de ces belles "parlières"¹⁰.

Hersent se range dans la catégorie des entremetteuses rétribuées pour offrir des jeunes filles aux hommes de Dieu, prestation dans laquelle elle s'est spécialisée :

Il n'a el mont prestre ne moigne,
Ne bon reclus ne bon chanoine,
Se tant feïst qu'a li parlast,
Que de s'angoise nel getast. v.90-3

Elle ne se limite cependant pas à cette "clientèle" et se présente à la bourgeoise comme l'intermédiaire incontournable des intrigues galantes de tout Orléans :

" Il n'a bourjoise en tot Orliens
Qui par moi son ami ne face ! " v.162-3

Enfin, si les trouvères ne nous disent rien du passé d'Auberée ou d'Hersent, l'auditoire comprend qu'il a affaire à des femmes qui monnayaient jadis leurs charmes. Quand Auberée se rend chez sa voisine, elle dit venir chercher un remède pour sa fille souffrant d'une singulière maladie, une *goute au flanc* [v.170]. Ce mal évoque de manière suggestive une grossesse indésirable ou une activité de débauche car l'image de la *goute* qu'il faut soigner masque souvent la luxure dans les

⁹ *Le Prestre teint*, v. 106-7. Plusieurs fabliaux mettent en scène le personnage de la *prestresse*, la concubine du prêtre : *Le Prestre et le chevalier*, *Le Boucher d'Abbeville*, *Constant du Hamel*, *Le Prestre qui ot mere par force...*

¹⁰ Jacques Rossiaud, *La Prostitution médiévale*, Nouvelle Bibliothèque Scientifique, Paris, Flammarion, 1988, p. 44.

textes médiévaux¹¹. Par cet indice, le trouvère nous invite à reconnaître derrière la vieille couturière l'ancienne prostituée reconvertie dans le maquerellage, tandis que sa fille, dans la fleur de l'âge, continue d'exercer le métier passé de sa mère, tableau conforme à la réalité médiévale :

Les maquerelles sont, le plus souvent, d'anciennes prostituées [...] De quinze à quarante ans, elles font commerce de leurs charmes, puis, au-delà, vendent ceux des autres¹².

On ne peut cependant accuser Auberée de tenir une maison de passe, ce qui aurait obligatoirement attiré l'attention du bourgeois demeurant juste à côté de chez elle. Ce brave homme ne doute jamais de son honorabilité et lorsque sa femme se réfugie chez Auberée, à la nuit tombée, elle ne s'y trouve pas confrontée à une nombreuse et joyeuse compagnie. Seule la vieille, et plus tard le jeune homme, seront présents. Même si l'un des manuscrits intitule le fabliau *D'Auberee, la vielle maquerel*¹³, l'héroïne éponyme est donc plus une entremetteuse qu'une tenancière de maison close. Elle est d'ailleurs appelée soit "la veille", soit "dame Auberée"¹⁴.

Hersent, en revanche, semble avoir perdu une bonne part de sa respectabilité comme le suggère son nom évoquant la louve Hersent du *Roman de Renart* connue pour ses dévergondages. Le prêtre évite d'ailleurs de lui adresser la parole dans la rue. Il préfère lui faire signe d'approcher discrètement et craint d'être vu en sa compagnie [v.103-8]. L'auteur trahit sa répulsion à son égard en la nommant la *pautonniere*¹⁵, terme d'insulte évoquant une personne "ignoble par ses mœurs, ses manières ou son extérieur" et, au féminin, une prostituée¹⁶. Hersent paraît donc avoir troqué ses dépravations passées contre le maquerellage maintenant que son âge ne lui permet plus de susciter elle-même le désir.

En dépit des points communs que nous venons d'évoquer, âge avancé, activité d'entremetteuse masquée derrière une profession régulière, liens possibles avec le milieu de la prostitution, Auberée et Hersent s'opposent par les rôles qu'elles occupent à l'intérieur du récit. Dans le fabliau du *Prestre teint*, l'intervention d'Hersent auprès de la bourgeoise ne brille pas par sa subtilité :

" Li mieudres sire vos salue

¹¹ Voir Gautier d'Arras, *Eracle*, publ. G. Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1976 (CFMA 102), v. 4548-56 ou le fabliau de la *Saineresse*, v. 37-39 : *J'ai goute es rains mout merveillouse,/ et por ce que sui si goutouse,/ M'estuet il fere un poi sainier.*

¹² B. Geremek, *Les Marginaux parisiens...*, op. cit., p. 258.

¹³ C'est le manuscrit D. Voir *NRCF*, t. 1, p. 173.

¹⁴ *Auberée*, v. 131, 155, 167, 194, 272, 276, 316, 376 etc.

¹⁵ *Le Prestre teint*, v. 121 dans le récit et v. 233 dans le discours de la femme du bourgeois.

¹⁶ F. Godefroy, *Lexique de l'ancien français*, Paris, Champion, 1982, p. 382.

Qui soit en tote la cité,
Ce sachiez vos de verité.
- Et qui est ce ? – Sire Gerbaus,
Qui est por vos liez et baus ;
Par moi vos mande druerie,
Prie vos que soiez s'amie. ” v. 143-9

Hersent se contente tout simplement de révéler à la dame les intentions du prêtre et ne trouve rien de pertinent à répondre quand cette dernière s'offusque de sa proposition. Hersent est ainsi dépourvue de la faconde prêtée traditionnellement aux entremetteuses par les auteurs. Elle n'est qu'une vieille dépravée, à l'intelligence limitée. Le jongleur prend plaisir à l'humilier en créant à ses dépens un comique de bastonnade. Assommée de coups de poing, elle en est réduite à se plaindre du traitement qu'elle a reçu avant de disparaître de la narration dès le vers 224, au milieu du récit, laissant le devant de la scène aux époux que l'on voit déployer rouerie et ingéniosité afin de se débarrasser du prêtre importun tout en empochant son argent. Les héros et les héroïnes des fabliaux excellent en effet dans l'art de la ruse contrairement à l'homme d'Église qui avait besoin d'un intermédiaire pour essayer de satisfaire ses désirs. Ainsi s'explique en partie la rareté de l'entremetteuse dans ces petits contes. Au sein de cet univers dominé par la libération des instincts, lorsqu'une épouse souhaite nouer des relations extraconjugales, elle y parvient toujours par ses propres moyens¹⁷. Quant aux protagonistes masculins, ils arrivent aisément à leurs fins s'ils se montrent assez astucieux¹⁸. Le personnage de l'entremetteuse n'est alors plus nécessaire.

Si *Le Prestre teint* illustre la défaite humiliante de l'entremetteuse¹⁹, le fabliau d'*Auberée* peint son triomphe absolu. Auberée est un personnage bien plus complexe qu'Hersent. Son nom le prouve, qui joue sur une antiphrase invitant à voir au-delà des apparences. L'"auberée" est en effet "un lieu planté de peuplier blanc", et ce patronyme connotant pureté et poésie se montre plaisamment déplacé à propos d'une vieille maquerelle. Le trouvère trace un portrait nuancé de son personnage, en se gardant bien de tomber dans la caricature ou la satire. Il est vrai qu'Auberée monnaie ses services sans la moindre vergogne, s'engageant à aider le jeune homme dès qu'il a évoqué les quarante livres qu'il était prêt à déboursier en échange des faveurs de sa belle [v. 119-26]. Hersent, entremetteuse de second ordre, n'avait droit qu'à dix sous [v. 120]. Dans la mesure où une livre tournois valait vingt sous, Auberée empoche quatre vingt fois plus d'argent qu'Hersent, ce qui atteste sa supériorité sur sa consœur. Auberée ne cherche cependant

¹⁷ Les exemples sont trop nombreux pour qu'on les signale de manière exhaustive en note. Citons seulement *La Bourgeoise d'Orléans*, *La Saineresse*, *Les Treces*, *Le Chevalier qui confessa sa femme* ou *Le Chevalier a la robe vermeille*.

¹⁸ Voir par exemple *Celle qui fu foutue et desfoutue...*, *La Demoiselle qui ne pooit oïr parler de foutre* ou *L'Escuireil*.

¹⁹ Le titre donné à ce fabliau n'est d'ailleurs pas celui qu'on trouve en tête du texte dans le manuscrit : *De Dame Hersant*. Aucun éditeur moderne n'a accepté de faire de ce personnage l'héroïne éponyme, puisque son rôle s'avère secondaire et limité.

pas à mystifier son riche interlocuteur et elle sert réellement sa cause, alors que ce dernier craignait d'avoir déboursé ses deniers en vain :

Mout crient la vieille ne l'oublit
De ce que li a en covent. v. 326-7

D'autre part, contrairement à la tradition antique et à la Dipsas des *Amours*²⁰, Auberée n'est pas une ivrognesse manifestant un penchant immodéré pour la bouteille. Si elle accepte avec un plaisir non dissimulé le " plein pot de vin " que lui offre la bourgeoise [v. 222], elle ne se départit jamais de sa sobriété. Elle n'a rien enfin d'une sorcière²¹, accusation répandue à l'encontre des vieilles entremetteuses comme le rapporte Bronislaw Geremek :

La vieille prostituée est, en outre guérisseuse. Si nous laissons, en effet, de côté ses démêlés avec le diable et les sorts qu'elle pouvait jeter, nous devons bien noter, comme Margot l'affirme elle-même, que la vieille sait guérir les maladies à l'aide de différentes herbes et incantations pieuses ; qu'elle parvient également à conjurer les sorts (les juges en tirent la conclusion que si elle sait détourner les sorts, elle sait aussi en jeter). On trouve chez elle des herbes suspectes. C'est que les anciennes, les plus expérimentées, savent aider les plus jeunes dans les diverses situations difficiles où peut se trouver une prostituée sur le plan de la santé. La fonction de guérisseuse se trouve donc, tout naturellement, associée à celle de maquerelle²².

Bien que beaucoup de rites magiques et de conjurations passent par l'utilisation du pain et du vin²³, Auberée réclame ses mets à sa voisine dans le seul but de satisfaire sa gourmandise. De même, le cérémonial précis qu'elle impose à la bourgeoise dans l'église fait appel à des objets du culte, huit chandelles allumées disposées en croix autour de la jeune femme étendue à terre, mais il s'agit seulement de donner l'apparence de la contrition, non d'invoquer les démons.

Auberée n'est donc pas une vieille entremetteuse abjecte ou répugnante. On peut cependant se formaliser des conseils qu'elle prodigue au jeune homme quand il lui confie sa crainte d'offusquer son amie en se glissant dans son lit au milieu de la nuit :

« Je te conseillerai à droit,
Fet la vieille ; va, si te couche,

²⁰ Ovide, *Les Amours, suivis de l'Art d'aimer, Les Remèdes d'amour, De la manière de soigner le visage féminin*, trad. E. Ripert, Paris, Classiques Garnier, 1957, Livre premier, VIII. Dipsas est caractérisée par un net penchant pour la bouteille. En grec, son nom signifie « avoir soif », et il se rapproche aussi du nom d'une variété de vipères dont la morsure causait une soif ardente.

²¹ Ovide dit de Dipsas qu'elle connaît les arts magiques et les incantations, qu'elle peut modifier le cours des eaux, couvrir le ciel de nuages, et se métamorphoser la nuit pour voler.

²² B. Geremek, *Les Marginaux parisiens...*, *op. cit.*, p. 258.

²³ Voir C. Lecouteux, *Charmes, conjurations et bénédictions. Lexiques et formules*, Paris, Champion, 1966, p. 17 : « Au XIIe siècle, les chrétiens utilisent le charme suivant, écrit sur du pain [pour faciliter l'accouchement] », p. 66 : « *Habere Dabere Sacherre*. Écrits sur une croûte de pain, ces mots écartent fièvre, mal caduc et envoûtements. » Le vin pourrait évoquer, quant à lui, le « vin de la saint Jean » mentionné par Claude Lecouteux dans *Mondes parallèles. L'univers des croyances du Moyen Âge*, Champion Essais, Paris, 1994, p. 117.

Et se point vers toi se corouche
Et ele crie, et tu deus tans !
Lieve la robe, si entre ens !
Si tost com el te sentira,
Autrement la besoigne ira :
Meintenant la verras tesir,
S'en porras fere ton plesir ! ” v. 354-62

La vieille livre ici une pure et simple incitation au viol en partant du principe que la bourgeoise finira bien par être consentante, soit parce qu'elle voudra éviter d'attirer l'attention des voisins par ses cris, soit que les femmes, orgueilleuses par nature, feignent de s'irriter d'un acte auquel elles prennent autant de plaisir que les hommes. Ce discours cynique, attendu dans la bouche d'une vieille maquerelle, faisait peut-être sourire l'auditoire médiéval qui appréciait ses piques misogynes²⁴. Il n'en reste pas moins choquant pour le lecteur moderne.

Les *explicit* des manuscrits se révèlent d'ailleurs particulièrement critiques à l'égard d'Auberée. Le manuscrit C, choisi comme texte de référence par Noomen et Boogart, est le seul à se clore sur ses bons offices et le salaire qu'elle a bien mérité :

Et la vieille ot quarante livres :
Bien a son loier deservi,
Quant touz troi sont a gré servi ! v. 651-3

Dans les autres manuscrits, le narrateur insiste sur l'idée que des épouses, par ailleurs nettes et pures, sont dévoyées par l'entremise d'une autre femme :

Telle ist fors de sa droite voie
Se n'iert fame qui la desvoie
Qui seroit nete et pure et fine²⁵.

La critique la plus virulente apparaît dans le manuscrit F :

Ensi chieus essamples define
De dame Aubree de Compiengne
S'en dites tout maus li aviengne
Et li et toutes les richiaus
Qui se mellent d'estre piés haus²⁶. v. 786-90

²⁴ Ph. Ménard, *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969, p. 228-234.

²⁵ C'est la leçon de E v. 631-3 et, avec quelques variations, de F v. 783-5 et J v. 534-6.

²⁶ Noomen et Boogart reconnaissent dans leurs notes leur perplexité face à ce vers (p. 381) : « Nous ne comprenons pas ce vers. Ebeling, *o. c.*, *Auberée*, 126, met *pié haus* en rapport avec F 581 *pichaise* « couturière » ou « entremetteuse ». En restant plus proche de la lettre du texte, ne pourrait-on pas penser à un rapport avec « haut-le-pied », c'est-à-dire « en levant le pied (pour mieux courir) », expression à prendre au figuré ; le vers pourrait signifier alors : Qui s'occupent à s'affairer toujours et partout. »

Le trouvère intervient pour demander au public de maudire Auberée ainsi que toutes les entremetteuses, attirant sur elles l'anathème et la vindicte générale. Dans la réalité, les entremetteuses étaient d'ailleurs souvent plus durement punies que les prostituées :

La sévérité des poursuites contre le maquerillage, comme la vigueur de sa condamnation morale ne sont pas tant un effet du rôle joué par les entremetteuses auprès des prostituées que de l'action de captation qu'elles étaient susceptibles d'exercer sur les épouses et les filles de famille convenables [...] La vindicte publique à l'égard des entremetteuses s'explique aussi, à côté de la peur de la corruption qu'elles répandent, par certains réflexes liés à leur âge. La laideur de leur participation à la prostitution n'est plus atténuée par la beauté, le charme, et les privilèges de la jeunesse. Une vieille femme, pauvre et esseulée, peut appeler la pitié et la compassion, mais elle éveille aussi souvent l'inquiétude, la peur et l'on redoute ses sortilèges²⁷.

Peut-être voit-on se dessiner ici une raison supplémentaire expliquant la rareté des personnages d'entremetteuse dans les fabliaux. Même si l'on admire leur rouerie, même si l'on sourit de leur finesse, ces vieilles femmes suscitent moins le rire que la crainte.

Il est enfin une dernière raison susceptible d'expliquer pourquoi l'on rencontre si peu d'entremetteuses dans les petits contes à rire. Auberée pourrait bien avoir épuisé, à elle seule, toutes les possibilités narratives de ce type de personnage. Auberée connaît en effet parfaitement les rouages du cœur humain. Elle excelle dans l'art d'user du langage pour flatter ses interlocuteurs et les mener où elle l'entend. Avant même que l'amant transi lui ait demandé son aide, elle lui adresse des paroles enjôleuses²⁸ puis elle rivalise d'ingéniosité pour concocter les manigances destinées à unir les jeunes gens. Elle n'a même pas besoin de prétexter son métier de couturière pour s'introduire dans la maison de la bourgeoise : il lui suffit de venir présenter ses souhaits de bienvenue à la nouvelle épouse, après s'être assurée de l'absence de son mari. Demander du pain et du vin pour soigner sa fille lui permet d'inspecter discrètement la demeure. Afin de se faire inviter à entrer jusque dans la chambre du couple, elle adopte un discours jouant sur les craintes de la jeune mariée, sur sa volonté de bien faire et son désir d'égaliser en tous points l'ancienne bourgeoise décédée :

“Certes, fet ele, mout me siet
Que j’oi de toi si grant bien dire.
Comment se contient or ton sire ?
Te fet il point de bele chiere ?
Ha ! Com il avoit l’autre chiere !
El avoit mout de son delit !
Bien vodroie voer ton lit :
Lors savroie certainement

²⁷ B. Geremek, *Les Marginaux parisiens...*, op. cit., p. 255 et 257.

²⁸ *Auberée*, v. 109-111 : *Si li demande qu’il avoit, / qui si soloit estre envoisié / Et des autres le plus proisié.*

Se tu gis ausi richement
Com fesoit la premiere fame.” v. 183-192

Auberée feint une sollicitude toute maternelle à l’égard de sa voisine, réduite au silence par une telle loquacité. Elle comprend sans doute qu’issue d’une famille pauvre, la dame s’est engagée à servir loyalement son mari et qu’elle s’offusquerait de propositions déplacées. Elle vante donc son honorabilité et n’évoque jamais la possibilité d’un adultère, contrairement à Hersent. Auberée a bien compris qu’il serait imprudent et grossier d’inciter sa voisine à la débauche. Elle trame donc un stratagème pour l’attirer dans sa propre maison à la nuit tombée, avec l’assentiment de son mari, de surcroît ! Dans cette intention, elle dissimule un surcot masculin sous la couverture du lit conjugal. Quand le bourgeois découvre ce vêtement, il met sa femme à la porte, persuadé qu’elle est infidèle. Auberée n’a plus qu’à apparaître opportunément pour offrir son logis à la dame éplorée. Les entremetteuses trouvaient effectivement leurs proies parmi les femmes mariées, victimes d’un mari violent :

Confidentes écoutées ou fort persuasives, elles renouvellent aisément leurs relations féminines, recueillent les victimes des agressions quand les auteurs de celles-ci ne les renaient pas un temps à leur service, sollicitent les femmes “ contraintes par mariage ”, tenues court et battues, ou reçoivent les pauvres filles “ habandonnées ” quand elles ne vont pas les chercher aux portes des hôpitaux²⁹.

Auberée doit encore parvenir à empêcher la bourgeoise de céder à sa première impulsion en allant se réfugier chez son père. En fine psychologue, elle fait valoir que cet homme ne manquerait pas d’éprouver un violent courroux à l’égard de sa fille, qu’il soupçonnerait d’une faute grave, et elle conseille à la dame d’attendre chez elle que l’ébriété de son mari se dissipe.

Ayant réussi à unir les amants pendant deux nuits et un jour, elle s’efforce ensuite de réconcilier la bourgeoise et son époux, afin que les amours clandestines des jeunes gens puissent se poursuivre tranquillement. Elle use dès lors de divers artifices attestant ses facultés d’invention et de dissimulation. À l’aube du deuxième jour, elle demande à la bourgeoise de se coucher sur le sol de l’église dans une attitude de pénitente et court frapper à la porte de son mari. Elle simule alors la colère et semble croire qu’il a poussé sa femme à des actes de dévotion outrée. Le bourgeois se précipite à l’église de Saint Cornille, saint des maris trompés, porteurs de cornes...En y trouvant sa femme, il est convaincu qu’elle est restée en prière pendant les deux nuits écoulées et la ramène bien gentiment à la maison. Auberée s’emploie alors à le délivrer définitivement de ses soupçons. Quelques heures plus tard, elle vient se lamenter sous ses fenêtres d’avoir perdu un surcot qu’elle devait raccommoier et où elle a laissé son aiguille et son dé. En découvrant l’aiguille et le dé dans le surcot resté chez lui, le bourgeois est délesté des

²⁹ J. Rossiaud, *La Prostitution médiévale*, *op. cit.*, p. 44.

derniers soupçons qui le rongeaient.

En l'espace de 653 vers, l'entremetteuse Auberée met donc au point une cascade de ruses et joue en public au moins trois rôles différents, la mère inquiète pour la santé de sa fille, la vieille veillant avec sollicitude sur le bonheur conjugal de sa jeune voisine et la couturière désespérée d'avoir perdu l'objet de son travail. Avec sa seule faconde et très peu de moyens, un surcot masculin, un dé et une aiguille, elle parvient à la fois à jeter le doute dans l'esprit du bourgeois quand sa femme était fidèle et à réconcilier les époux au moment où l'adultère est consommé. Qui pourrait se vanter de faire mieux ? Le trouvère la laisse diriger l'ensemble des événements et choisit une focalisation qui lui permet de conter ses démarches sans jamais en expliquer les aboutissants si bien que l'auditoire est placé dans la même situation que les personnages et assiste, admiratif, à ces manœuvres. Le brio avec lequel Auberée mène toute l'affaire est inégalable. Le fait que ce fabliau composé au début du XIII^e siècle soit conservé dans huit manuscrits différents³⁰ prouve à quel point il est réussi³¹. Son auteur, ce Jehan dans lequel certains critiques enthousiastes ont voulu reconnaître le poète Jean Bodel ou le romancier Jean Renart en personne³², a habilement exploité toutes les potentialités du personnage de l'entremetteuse qu'il n'était alors plus nécessaire de mettre en scène après lui.

D'Auberée à Hersent, deux visages de l'entremetteuse transparaissent dans les fabliaux. Certes, elles se montrent semblables par leur âge et leur activité, mais les différences de comportement, de statut et de fonction narrative l'emportent. Vieille débauchée aux manœuvres grossières, Hersent ne mérite que les coups et s'efface devant le couple formé par le bourgeois et sa femme, triomphant aisément du prêtre luxurieux. Auberée est sans doute l'un des personnages les plus aboutis de tous les fabliaux. Par quelques mots, quelques détails disséminés ça et là, l'auteur suggère son passé et dévoile son caractère sans la priver cependant de la part d'opacité et de mystère qui en fait l'intérêt. La composition si subtile du fabliau, sa palette de personnages et sa richesse d'invention expliquent que d'autres trouvères aient renoncé à mettre en scène des entremetteuses, par crainte de ne pouvoir soutenir la comparaison.

Corinne Pierreville
Université Jean Moulin - Lyon 3
CIHAM – UMR 5648

³⁰ Six manuscrits complets, un manuscrit dont il manque la fin et un fragment d'un huitième manuscrit actuellement perdu. Voir *NRCE*, p. 163.

³¹ Voir les remarques enthousiastes de R. Dubuis, *Les Cent Nouvelles nouvelles*, *op. cit.*, p. 257.

³² Voir les articles et ouvrages mentionnés dans la note 2.

